

Q u e l q u e s
p a s d e
s o l i t u d e

Pascal Dessaint

OMBRES
OMBRES
BLANCHES

PASCAL DESSAINT

Quelques pas de solitude

© 2012, Pascal Dessaint et la librairie Ombres Blanches pour la présente édition.

Librairie Ombres Blanches
Toulouse

La route finira par disparaître dans la végétation, par s'évaporer et moi avec elle. Déjà, elle n'est plus ruban d'asphalte mais sentier de terre où je risque de m'embourber. Ce n'est peut-être pas la route que je voulais emprunter. J'ai consulté plusieurs fois la carte mais je me suis égaré malgré tout. Toutes les routes se ressemblent. Il a plu beaucoup. Les bas-côtés sont gorgés d'eau et remplis d'asphodèles. Je cherche un étang qui se trouve quelque part dans la forêt. Je n'attends rien de particulier et pourtant, bientôt, je recevrai tellement que mon cerveau ne réussira pas à tout enregistrer. Le temps passera et je me souviendrai de ce moment avec toujours plus d'imprécision, voire de confusion. D'ailleurs, quand

j'y repense, j'ai un peu l'impression d'avoir rêvé. C'est certainement un effet de la solitude. Je n'ai plus croisé d'humains depuis très longtemps. La solitude fait douter parfois de la réalité des choses. Je pourrais même être surpris d'exister. La forêt s'ouvre et j'abandonne la voiture sur le sentier. Je marche sur une centaine de mètres et, avant même d'en distinguer les contours derrière les roseaux, je devine l'étang, mieux encore je le ressens. Un butor étoilé chante. On dirait que quelqu'un souffle dans le goulot d'une bouteille vide. Je ne pense à rien. Je suis seulement en quête d'un peu de beauté rare. Je sais que je peux la trouver. Elle me suffira et je ne chercherai pas à la décrire. C'est un besoin. Mon équilibre mental en dépend. Les roseaux ondulent sous la brise. Comme souvent lorsque je vis un tel moment, je me demande s'il est normal et juste que je sois le seul à en profiter. Le ciel est gris et il règne un silence singulier, troublé par d'autres chants, celui d'une rousserolle effarvate tout près à ma droite,

d'un coucou plus loin dans les bois. Je suis déjà comblé mais se produisent alors certains rebondissements. Les événements se précipitent. Soudain, un faucon hobereau survole l'étang. Il chasse, il surprendra une hirondelle. Au même instant, sur l'autre rive, une bondrée apivore quitte une grosse branche et se coule le long des arbres. Je retiens ma respiration comme si cela pouvait me rendre invisible. Je n'aurais pas dû partir seul. Naît une envie de partage, d'en profiter à deux. Mais dans ce cas, les choses ne se dérouleraient peut-être pas de cette façon. Pour un animal, les humains ensemble sont effrayants, plus bavards, plus agités. La menace s'accroît. Je ne dois rien regretter. Ma joie, que j'essaie de contenir, devient plus forte encore. C'est un jour de rapaces et la fête n'est pas finie. Au-dessus de ma tête, maintenant, d'autres oiseaux crient. Je lève les yeux et à travers la frondaison encore clairsemée des grands chênes, je les aperçois. C'est bien comme dans un rêve. Ils sont d'une taille respectable. Leurs batifolages

sont d'autant plus spectaculaires. À certains instants, il semblerait qu'ils vont s'écraser dans les hautes branches. Ils tournoient. Ils se frôlent. Ils virevoltent. Ils se taquent ! Ce sont des circaètes Jean-le-Blanc. J'assiste là au spectacle rare d'une parade nuptiale. Plus tard, quand je regagne ma voiture, il pleut et je me sens un peu ivre. Je me rappelle d'autres circaètes que j'ai observés au nid, vingt ans plus tôt. Il me plaît de croire à une certaine cohérence. Ce n'est pas le même lieu. Ce ne sont pas les mêmes individus. Mais ce serait comme les scènes d'un même film que j'aurais tardé à achever. Le plaisir que j'en retire est parfaitement égoïste. Il ne restera des images que dans ma tête. Je mets la clé dans le contact et je pense que je suis souvent seul lorsque je fais une observation qui restera parmi les plus belles, et que ce serait dommage s'il en allait autrement.

Je ne réfléchis pas toujours à la solitude et aux bénéfices que je peux en tirer d'une façon aussi agréable. Il arrive que la solitude conduise à la perte totale de soi. Parfois, je me dis que si j'avais pu arracher Patrice, mon frère aîné, à sa solitude et aux vilaines pensées qu'il ruminait, il n'aurait peut-être pas commis l'irréparable. Il a quitté un jour la maison de nos parents absents, laissant sur la table de cuisine une tasse de café vide et un simple mot : «Le chauffage est coupé.» Il a profité que nos parents étaient à l'hôpital pour mettre son projet à exécution. Notre père était en train de mourir et bien d'autres choses lui pesaient. Patrice était tourmenté depuis son retour d'Afrique où il avait accompli presque

toute sa carrière, et désespéré depuis son divorce. Notre sœur Francine était atteinte d'un cancer et se battait avec un courage admirable. Il a refermé la porte derrière lui. Il est monté dans sa voiture. Il a roulé jusqu'aux confins de l'ancien pays minier. Il a parcouru plus de cent kilomètres. Il est arrivé chez lui. Il a mis de l'ordre dans ses affaires. Puis il s'est tiré une balle dans la tête.

Je connais par cœur le chemin que mon frère a fait. Je sais qu'il a eu tout le temps de réfléchir à son crime. C'était en octobre. Le ciel avait une couleur qu'il n'aimait pas. Il se plaignait souvent de la couleur du ciel. Il y avait sûrement beaucoup de circulation, trop de camions comme toujours sur ces routes du Nord. Mon frère conduisait peut-être vite, mais prudemment. Il était seul désormais, sans plus de responsabilités immédiates, et entièrement libre de choisir sa fin. Il avait été un bon fils. Il avait affronté de nombreuses situations pénibles, assuré bien des corvées. Il n'avait rien à se reprocher. Cela paraît parfois tellement

absurde de continuer à vivre et de supporter encore ce qui n'est plus depuis longtemps acceptable. Il savait le chagrin qu'il nous causerait. Par certaines réflexions dont je n'avais pas saisi le sens profond sur le moment, il m'avait préparé. Il n'y avait pas d'autre issue possible. Je m'en persuade. Il y aurait bientôt ce geste aux conséquences terribles. Il a écrit sur une feuille d'une écriture tremblée : «Ce n'est la faute de personne. Je suis à bout. Je n'en peux plus. Pardonnez-moi.» Puis il a coupé le courant et, dans le noir complet, appuyé sur la détente.

Nous n'avons jamais pu voir sa dépouille mais je suis rentré dans la maison de nos parents trois jours plus tard. Mon frère avait éteint le chauffage et pourtant il ne semblait pas qu'il faisait froid. Il y avait sa tasse à café et le mot qu'il avait laissé sur la table de cuisine. J'ai fait le tour des pièces à la recherche d'une explication, d'un message plus clair. Il me devait bien ça, à moi qu'il appelait «son grand petit frère». Je suis monté à l'étage et j'ai ouvert la

porte de la chambre qu'il occupait souvent. Je ne réalisais pas encore et l'espace de quelques secondes j'ai espéré le retrouver là, bien vivant. Soudain, il apparaîtrait avec son grand sourire, et quand je demanderais : «Pourquoi ?», il me répondrait, sans cesser de sourire : «C'est comment ? C'est comme ça !» La vie en Afrique lui avait appris une certaine forme de fatalisme. La chambre était vide. Le lit était défait. Juste le drap et la couverture tirés avec soin sur le côté. Non, le lit n'était pas défait mais simplement ouvert. Il n'y avait pas d'empreinte de corps. Un pyjama était posé sur ce lit, déplié mais pas chiffonné. Mon frère était méticuleux. Je me suis demandé si la manière dont la literie et le pyjama étaient disposés avait une quelconque signification. De nouveau, je me suis dit qu'il allait surgir. À la vérité, il était toujours dans la pièce. Je le voyais. Jamais un endroit ne m'avait paru aussi plein d'une personne qui n'y était plus, et n'y serait plus jamais physiquement. Je commençais à redouter le retour de notre mère. Bientôt,

elle arriverait, soutenue par mes autres frères. Je regardais le lit. Le message, ai-je pensé, tient dans la densité du silence. Mon frère a passé sa dernière nuit là, mais ce n'est pas sûr. Il a ouvert le lit pour se coucher, peut-être, et finalement il est redescendu au rez-de-chaussée. Sa décision était-elle déjà prise ? Sans aucun doute. Il a coupé le chauffage. Il a bu un café. Il est sorti de la maison. Il est monté dans sa voiture. Il y avait de nombreuses combinaisons possibles. Dans cette chambre, comme au bord d'un abîme, j'ai ressenti alors toute la douleur d'un homme, sa solitude. À ce moment, je n'étais pas encore complètement en colère. Je pensais à cette solitude qui résonnait en moi. C'était une solitude immense. Tout aussi immense était mon chagrin.

Une tortue traversait la route. J'ai commencé une histoire ainsi. La scène se déroule en Brenne. Ce n'est pas une invention. Je me suis retrouvé dans la position de mon personnage, ou plutôt, avant que je mette mon personnage dans cette position, j'ai craint moi-même un jour pour une tortue cistude. Elle était sortie des herbes et marchait sur le bitume. Encore cinquante centimètres... Comme mon personnage, j'ai eu peur qu'une voiture, roulant trop vite, ne surgisse et l'écrabouille. Je n'ai pas bougé. J'ai retenu mon souffle. L'aider à traverser n'était pas une bonne idée. J'aurais contrarié le processus naturel. Cette tortue était en voyage. L'instinct l'avait sortie de son étang pour aller pondre dans quelque prairie ensoleillée.

Elle portait de l'eau sous sa carapace. Cette eau lui servirait à ameublir la terre. Ce serait ensuite plus facile pour creuser. Puis elle prendrait le temps de pondre. Les tortues prennent leur temps. Non loin de là, j'avais assisté quelques jours plus tôt à la ponte d'une tortue cistude. Je n'aurais pas été plus ému s'il s'était agi d'une tortue des Galápagos. Je me sentais une humeur de sage-femme. Je surveillais la route. Si je l'aidais à traverser, elle risquait de perdre son eau, à cause du stress, et tout serait à refaire. Par chance, il n'y avait guère de circulation sur cette route. Parvenue de l'autre côté, elle serait tirée d'affaire. Elle devait vivre là un grand moment de solitude. Je me sentais solidaire. Une tortue cistude allait pondre ses œufs, de façon à perpétuer son espèce, et j'étais à me remplir d'une réalité qui me servirait de matière à un livre dont j'ignorais encore tout. Mon rôle était moins essentiel, sauf que si une voiture surgissait soudain, je ne ferais pas comme mon personnage, je chercherais coûte que coûte à éviter l'accident. J'étais

prêt à courir au milieu de la chaussée et à faire de grands signes au conducteur ignorant. Au pire des cas, j'enverrais valser la tortue dans le fossé, d'un coup de pied, comme on shoote dans un ballon, ce n'est pas cela qui la tuerait ! La regardant traverser la route, encore trente centimètres, je pensais à d'autres animaux que j'avais surpris en postures analogues. Sur une route, certains animaux paraissent étrangement... humains. Ainsi, je me souvenais d'avoir croisé un jour le chemin d'un énorme crapaud commun. Il marchait dans les gravillons sur le bas-côté, face au danger. Il ne lui manquait qu'un bâton de marche pour ressembler à un pèlerin. Je me suis approché et il n'a pas fui, au contraire, il s'est dressé sur ses pattes, se transformant par une abominable magie en un être encore plus laid qu'il ne l'était déjà. Des humains adoptent parfois pareils subterfuges et cela ne donne certes pas envie de les toucher, encore moins de les embrasser. J'ai fait mine d'être effrayé et le crapaud a continué sa route. Je suis resté songeur. Tous

deux, nous finirions par retrouver nos congénères. Pour le moment, nous étions seuls, loin des nôtres. J'ai eu alors une pensée absurde. Je me suis imaginé dans une situation d'isolement total, sans plus d'espoir de retour en arrière. En viendrais-je à parler au crapaud verruqueux ? À la tortue imprudente ? L'idée ne me rendait pas serein. Il n'y a sans doute pas solitude plus absolue que celle du tout dernier représentant d'une espèce. La tortue a fini de traverser la route sans encombre et j'ai roulé jusqu'au premier village, rassuré, et même heureux de revoir des gens.

Une certaine douleur renforce la solitude, en cela qu'elle éloigne des autres. Mon frère Patrice est mort, puis mon père un mois plus tard. Les ont suivis dans la tombe mon frère Eusèbe et ma sœur Francine. En trois ans, la vie m'a arraché la moitié des êtres qui m'étaient les plus chers. À chaque fois, j'ai pensé que je perdrais la raison. À chaque fois, j'ai eu plus de mal à retrouver le goût de vivre. À chaque fois, je me suis senti de plus en plus seul, tant j'étais toujours moins capable de formuler ce que je ressentais. Nous aurions été en famille, un dimanche autour d'une table, une bombe serait tombée dans la pièce qu'elle aurait peut-être fait moins de dégâts. J'endurais ce que les autres avaient du mal à imaginer, et

pour cause. L'enchaînement, la précipitation des drames était inconcevable. On eût dit de l'acharnement. Je ne parvenais à en parler, souvent, que d'une manière brutale, ou je me murais dans un silence maladif. Les réactions étaient variables. Les uns se faisaient absents, respectueux de ma douleur ou habités peut-être par la peur inconsciente d'être touchés à leur tour par le malheur, c'était compréhensible, je devenais moi-même superstitieux. Les autres m'entouraient au plus près, cherchant à me consoler, mais je ne savais plus recevoir d'affection, et je le regrettais. Au cours de cette période tragique, avec ou sans les autres, je me suis senti alors seul au monde. Je serais désormais amputé d'une part essentielle de moi-même. Plus rien ne justifiait mes écrits, toute l'ardeur que j'y avais mise, le fait même que j'y aie cru. Je m'apercevais que la reconnaissance publique m'importait moins que la chaleureuse attention des miens. J'avais besoin de leurs regards pour avancer. Ils n'étaient plus là pour y croire avec moi. Certes, il y

avait encore ma mère, pauvre mère, et mes autres frères, et mon fils, et ma compagne qui bientôt partirait. Certes, je pensais aux vivants, à ceux qui restent, comme on dit, mais je traînais dans la maison comme une âme en peine, répétant : «Ce n'est la faute de personne. Je suis à bout. Je n'en peux plus. Pardonnez-moi.»

On ne peut pas se considérer réellement comme seul en compagnie d'un crapaud hideux qui donne l'impression de vouloir vous mettre une rouste. La preuve, j'en suis venu à lui parler. Qu'il ravale donc son arrogance ! Au cas où il ne l'aurait pas remarqué, j'étais plus grand et plus fort que lui. Et d'ailleurs, il était bien ingrat, car je m'étais arrêté au bord de la route pour lui proposer mon aide. Ce n'était pas un endroit pour un crapaud. Il s'en écrasait des centaines comme lui tous les jours. Se croyait-il supérieur aux autres ? Connaissait-il la fable de La Fontaine ? Il n'était pas le premier animal à qui je m'adressais. Je parle aux animaux pour les encourager : «Pousse, pousse, petite tortue...» ou les interroger sur

leur identité, notamment lorsqu'il s'agit d'un insecte : «Tu es qui, toi ?» J'emploie volontairement un ton léger pour que le lecteur ne s'imagine pas que tout cela est très sérieux. Il n'est pas à craindre pour ma santé mentale. Je parle aux bêtes non pour rompre ma solitude, mais par souci de compréhension et de symbiose... Si je ressentais de l'hostilité, voire une réelle menace, les choses seraient peut-être différentes. Je n'ai jamais traversé une jungle habitée par un tigre affamé. Je ne me suis jamais baigné dans un lagon fréquenté par des requins lunatiques. Dans ces cas extrêmes, on doit se sentir très seul, même si l'on est accompagné. La question qui taraude n'est sûrement pas de savoir avec qui on marche ou nage, mais qui sera mangé le premier. Je ne crois pas que c'est la peur de se retrouver tout à fait seul qui prime alors. Certes, je n'ai pas été confronté à de tels animaux, aussi énormes qu'imprévisibles, mais j'ai connu une situation pour le moins périlleuse. Mon pire moment de nature, à

la vérité. C'était en Ariège, dans le cirque de Cagateille. Nous étions en mai et pourtant il y avait encore beaucoup de neige. Je ne pouvais imaginer le danger. Je grimpais à mains nues dans les rochers quand soudain une vipère aspic me cracha au visage. D'autres serpents se doraient là au soleil. Je n'étais pas fier, pas fier du tout, mais c'est le chien qui fut mordu.

À la campagne comme à la ville, jamais je ne m'ennuie, pas plus je ne me sens seul. Je peux consacrer des heures entières à contempler les papillons et à espérer l'espèce que je n'ai pas encore aperçue, autant d'heures à observer mes semblables et à imaginer des intrigues derrière les façades. Christian Bobin a exprimé l'idée selon laquelle sa solitude n'était pas une malédiction. Cette façon de voir les choses me plaît. Nous sommes sans nul doute d'une espèce à part. Pour nous, la solitude est une chance, voire une bénédiction. Si nous manquons de cohérence,

nous pourrions nous réunir pour en parler... Je peux par moments avoir des doutes sur ma conduite, déplorer mon manque de sociabilité, mais il me suffit de penser à d'autres grands solitaires, Henry David Thoreau, Jim Harrison ou encore Théodore Monod, pour me retrouver aussitôt réconforté, comme légitimé. Un jour, j'ai entraîné Rick Bass dans les Pyrénées, sur les traces des derniers ours bruns. Nous marchions d'un même pas. Nous nous comprenions d'un regard, un sourire. C'était agréable comme nos solitudes s'accordaient.

Un écrivain en arrivera toujours à parler de l'avantage que la solitude lui procure. J'aime être seul jusque dans la foule, oui, seul parmi les autres alors que pour beaucoup il s'agirait là de la pire des choses. Dans le flot, la cohue même, rien ne me distingue ou presque et je peux devenir très étrange en moi, jusqu'à être libre, si ça me chante, de ne plus me ressembler. Combien de scènes, de personnages,

de dialogues ai-je construits, tramés, marchant dans la ville, patientant dans une gare ou un aéroport ! Mes congénères m'inspirent, certainement, et il faut croire que j'ai besoin aussi de continuer à m'accrocher au réel, un temps au moins. C'est ce temps exaltant où l'esprit bouillonne, où tout s'écrit vivement à l'intérieur de soi, au risque que certaines idées, que l'on estime originales, se perdent en chemin. Le meilleur et lui seul rejaillira ! me consolera-je bientôt. C'est comme ce fameux jour de rapaces. Ma solitude est bien remplie. Ma solitude est multitude. Je pense à la tortue imprudente, au crapaud verruqueux. Je me demande ce que je vais bien pouvoir en faire. Quels rôles leur consacrer dans une histoire ? Est-il des moments intimes de ma vie que je puisse maintenant utiliser ? Puis-je me le permettre ? Oserai-je ? N'est-il pas trop tôt ? Comment vais-je jouer avec la réalité ? Serai-je dans la trahison ou la pudeur ? Malgré les questions qui demeurent, voici le moment d'animer les personnages,

Quelques pas de solitude

d'ordonner les actions, de révéler l'émotion. Voici venue l'heure de rentrer, de s'enfermer, et de s'y mettre. Quelqu'un marche peut-être dans la maison mais il doit désormais faire sans moi. J'entre en écriture comme j'irais au désert. Il n'y a plus d'autre choix que celui de la solitude.

Pascal Dessaint est l'auteur d'une vingtaine de romans et recueils de nouvelles, parmi lesquels *Bouche d'ombre*, *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses*, *Loin des humains*, *L'appel de l'huître*, *Les derniers jours d'un homme* et *Le bal des frelons*, tous publiés par les éditions Payot & Rivages.

Conception graphique et mise en page: Petits Papiers (Toulouse)

Achévé d'imprimer sur papier Olin rough
en juillet 2012
par l'imprimerie Reprint (Toulouse)

Quelques pas de solitude

Ce texte de Pascal Dessaint, variation sur le thème de la solitude, est offert à ses lecteurs par la librairie

Ombres Blanches à Toulouse.

Ombres Blanches remercie tous ceux qui restent fidèles aux livres et aux librairies, sociétés de toutes nos solitudes, lieux de partage de toutes les lectures et de toutes les productions singulières ou collectives.